

essayé d'être aussi pour qui n'est pas absolument informé de l'histoire ni de la technique philosophiques. C'est que je n'ai pas non plus ces mauvais de mettre à plat, ou de mettre au clair, pour moi-même, des choses qu'on abandonne facilement à la péroratoire de l'honneur ou à celle du « bien entendu ».

Il écrivait aussi que je fais appel à bien des travaux, à bien des pensées au travail dans notre histoire récente et actuelle. Mais je ne les nomme pas : d'une part, en effet, j'ai voulu me tenir à distance des intérêts et des trépassés polémiques engendrés par les nous propres (sans être cependant assez naïf pour prétendre les effacer sans travail) et d'autre part, j'essaie de m'en tenir à ce qui, vu d'un certain point, appartient à tous et ne relève d'aucun. C'est pourquoi, pour un premier point, une profession d'intention : une situation de l'ère d'aujourd'hui dans la pensée, et ceux qui ont pris les armes pour former l'oubli de la philosophie en savoir quelque chose. Mais ce n'est pas une querelle d'individus ou de cercles (pas plus, d'ailleurs, que ce n'est simplement un combat des anciens

Note liminaire

On nous annonce, de plusieurs côtés, que l'époque aurait oublié la vraie philosophie, ses devoirs authentiques et la santé de sa réflexion. En vérité, c'est bien souvent ce rappel à l'ordre qui témoigne au contraire d'un oubli de ce qu'est la philosophie, de ce qu'elle est devenue, et de ce qu'il conviendrait de faire avec elle ou en son nom. Il m'a paru souhaitable, et en somme urgent, de montrer ce qui est ainsi oublié. C'est-à-dire, de montrer simplement ce qui fait, au moins pour l'essentiel, la réalité présente des conditions et des tâches philosophiques.

Ces pages ne se proposent donc guère de faire des découvertes. En un sens, elles font le point, ne disant souvent rien de plus que ce qui devrait être connu, et reconnu, mais qu'il est sans doute utile, au moins une fois, de ne pas présupposer connu, puisque cette présupposition s'avère souvent bien fallacieuse (à entendre ce qu'on dit et à lire ce qu'on écrit). Il y aura ici quelque chose de didactique. Ce n'est pas seulement que j'ai

essayé d'écrire aussi pour qui n'est pas absolument informé de l'histoire ni de la technicité philosophiques. C'est que je n'ai pas non plus cru mauvais de mettre à plat, ou de mettre au clair, pour moi-même, des choses qu'on abandonne facilement à la pénombre de l'humeur ou à celle du « bien entendu ».

Il s'ensuit aussi que je fais appel à bien des travaux, à bien des pensées au travail dans notre histoire récente et actuelle. Mais je ne les nomme pas : d'une part, en effet, j'ai voulu me tenir à distance des intérêts et des crispations polémiques engendrés par les noms propres (sans être cependant assez naïf pour prétendre les effacer sans restes), et d'autre part, j'essaie de m'en tenir à ce qui, jusqu'à un certain point, appartient à tous et ne revient à personne. Ce n'est pas, quant au premier point, une profession d'irénisme : il y a, c'est certain, une situation de lutte aujourd'hui dans la pensée, et ceux qui ont pris les armes pour fomentier l'oubli de la philosophie en savent quelque chose. Mais ce n'est pas une querelle d'individus ou de cercles (pas plus, d'ailleurs, que ce n'est simplement un combat des anciens et des modernes), c'est un affrontement dans lequel la vérité est en jeu. – Quant au second point, je ne prétends pas qu'on puisse réunir en une synthèse anonyme des pensées qui sont toujours aussi des styles singuliers, et que leurs différences, voire leurs différends, font penser. Mais je tiens qu'il y a, dans ce partage des pensées et grâce à lui, quelque chose de commun, qui porte la marque de l'histoire, quelque chose qui est *nôtre* au sens que j'essaierai de dire. (Ce faisant, j'accorde quelque chose à ceux-là, divers aussi et ressemblants, qui prennent pour cible de leurs attaques une « modernité » amalgamée. Je ne leur accorde pas l'amalgame, mais l'existence de tournants et de limites dans l'histoire, dont ils sont eux-mêmes les témoins tardifs et réactifs.)

D'une autre façon, pourtant, il sera clair que je n'avance aussi qu'une proposition singulière, et qui n'engage que moi. C'est inévitable, et il y aura donc deux registres distincts offerts à la lecture.

*« Ce qui sans honte pourrait prétendre
au nom de sens réside dans ce qui est ouvert
et non dans ce qui est fermé sur soi. »*

(Adorno, *Dialectique négative*)

La question du sens agite à nouveau, plus ou moins sourdement, plus ou moins bruyamment, le vieil Occident qui avait cru la dépasser. Il ne faut pas se hâter de dire que cette agitation est vaine. Il y a forcément au moins un sens à ce que la question du sens soit posée. Et ce sens n'est pas seulement un sens négatif – comme lorsque nous affirmons, avec raison, que le sens de l'histoire est interrompu, ou le sens de la cité, ou celui de la guerre, ou celui de la communication. (Cela peut aussi se dire, avec toute l'ambiguïté de l'expression : nous n'*avons* plus de sens de l'histoire, de la communauté, de la vérité – ou bien, de manière plus raide : nous n'*avons* plus *le* sens de l'histoire, du destin, du mystère, de l'existence, etc.) Il y a un sens positif à ce que la question du sens, à

nouveau, soit posée. Mais le mode, ou la nature, de cette « positivité » ne se laisse pas facilement déterminer. Pour qu'elle ne soit pas vaine ou illusoire, il faut qu'elle n'ait rien à faire avec les déterminations du sens que notre passé ancien ou récent peut nous représenter. Il faut aussi qu'elle n'ait rien à faire avec l'idée non seulement positive, mais positiviste, d'un « dépassement » de la question du sens. Car l'idée d'un « dépassement » relève de la simple dialectique du sens : lorsque le structuralisme déclarait que les gens n'avaient plus rien à dire, mais que l'intéressant était la manière dont ils le disaient, il installait le sens, le même sens devenu réseau combinatoire, dans la maîtrise impeccable de sa propre relève : il tentait d'accréditer le sens, non plus comme message, mais comme fonctionnalité, et la fonctionnalité devenait elle-même le message.

Mais les derniers temps de notre histoire sont loin de se confondre avec le seul destin du structuralisme et de ses avatars, contrairement à ce que certains croient et à ce que d'autres feignent de croire. Il n'est pas sûr que, réduits à l'état de fonctions du langage, nous n'ayons plus rien à dire. Toutefois, il n'est pas sûr que nous puissions le dire comme si le langage était à nouveau simplement à notre disposition. Quelque chose s'est suspendu dans la disponibilité réciproque du sens et de la fonction parlante, et s'il y a pour nous une question du sens, elle est tributaire de cette suspension, et de manière si précise et si rigoureuse que c'est le sens même de la *question*, comme telle, qui se trouve d'entrée de jeu en suspens. Que demande-t-on

désormais lorsqu'on demande du sens? Qu'est-ce que demander du sens? Quel sens donner à cette requête?

Je serais bien en peine de déterminer quel est le sens, en vérité, du retour de la question du sens. Mais il ne revient à personne d'opérer cette détermination : elle est, ou elle sera, le fait de l'histoire, qui n'a jamais cessé de faire surgir l'inédit, précisément parce qu'elle-même, l'histoire, n'est pas quelqu'un et n'est pas un sujet (un *sujet* peut-être n'est voué qu'à se reproduire). Je sais en revanche – d'un savoir accessible à quiconque ne prétend pas régenter la pensée, ni s'en faire le contrôleur, mais qui entend la laisser penser, ou la laisser advenir –, je sais que ce sens ne peut pas revêtir une autre forme (si c'est une « forme ») que celle d'une *ouverture*, pour reprendre le mot dont se sert Adorno.

Qu'est-ce que cela veut dire? Ces quelques pages n'ont d'autre but que de tenter de dire en quoi consiste, ou du moins comment s'entame, une telle « ouverture ». Si le sens relève de la pensée, en ce que c'est elle qui l'accueille, et non pas elle qui le fait, le sens qui « réside dans ce qui est ouvert » relève de la pensée elle-même en tant qu'ouverture. Ce n'est pas une ouverture *de* la pensée, ainsi qu'on peut le dire des attitudes intellectuelles de style libéral ou réconciliateur (ces postures accommodantes signifient bien plutôt l'oubli de la pensée). Mais c'est la pensée *en tant qu'ouverture* à laquelle et à travers laquelle peut arriver ce qui appartient au sens, précisément parce que cela *arrive*, avec sa force d'annonce, d'appel, ou d'exigence. (Quitte à répéter, je dirai : la philosophie n'est